

L'ENFANT AFRICAIN ET LES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

* Extrait de
Dossiers Pédagogiques
Vol. II, N° 7

C'est dans le cadre des travaux d'anthropologie culturelle qu'il convient de situer les recherches psychologiques portant sur le domaine africain ; or si l'histoire de l'anthropologie est relativement longue déjà, les données scientifiques appliquées aux Noirs d'Afrique en matière de psychologie ne datent que d'une époque très récente, pratiquement de la dernière guerre. Il faut encore noter que la psychologie africaine apparaît comme le prolongement d'une vague de

Il faut encore noter que la psychologie africaine apparaît comme le prolongement d'une vague de recherches effectuées aux États-Unis auprès de la population noire.

Les recherches ont été menées, principalement, dans le domaine des relations sociales d'une part et, d'autre part, dans le cadre des études sur les aptitudes et sur l'intelligence. Les chercheurs se souciaient donc moins d'accroître leur connaissance de l'homme que d'apporter une réponse à des problèmes concrets auxquels ils étaient confrontés. En effet, il s'agissait, d'un côté de justifier scientifiquement les préjugés raciaux et la ségrégation en vigueur dans les sociétés américaines, de l'autre, l'enjeu consistait à caractériser et à délimiter les aptitudes individuelles, en vue de l'exécution de tâches déterminées dans l'industrie et dans l'armée.

Progressivement, le terrain de recherches s'est élargi, et, lorsque les psychologues européens se sont attachés à ces problèmes, c'est d'abord dans une perspective psychiatrique qu'ils ont dû se placer, ayant eu affaire à des militaires africains traumatisés par les combats pendant la guerre. Mais l'on devait surtout poursuivre les recherches sur l'intelligence et les aptitudes — recherches commandées par un double souci : celui de **contribuer à la détermination des races humaines, en particulier à la caractérisation de la race noire, et celui de faire participer les populations africaines à l'œuvre de développement.**

de la psychologie expérimentale

Ce courant de la recherche psychologique semble porté par la vague culturaliste (1) dominante en anthropologie. S'il est vrai que l'on se réfère de moins en moins aux thèses de Levy-Bruhl sur la « mentalité primitive », on ne saurait nier que les principes émis par lui restent sous-jacents à l'entreprise scientifique qui se développe alors dans le contexte d'une psychologie différentielle qui met en jeu, parfois, des données médicales ou paramédicales. Si la notion de relativité est un des fondements de l'anthropologie culturelle, celle-ci, par ailleurs, permet d'alimenter des préjugés que les psychologues s'efforceront de fonder scientifiquement grâce à des observations faites en biologie et en neuro-physiologie. On a pensé, par exemple, que le cerveau du Noir présente des particularités qui lui sont propres (forme générale, dimensions, type de scissuration (2), histologie (3) corticale (4), et qui constitueraient une « preuve » de son insuffisance constitutionnelle et fonctionnelle. Par conséquent, l'intelligence du Noir est « naturellement » peu apte à se développer, et, aux insuffisances

(1) Culturaliste : sociologie américaine impliquant une modalité de l'action sociale sur les individus, caractérisée par un certain modèle culturel dont ceux-ci se trouvent imprégnés et qui est à l'origine de la personnalité de base.

(2) Scissuration : fente naturelle à la surface de certains organes.

(3) Histologie : étude descriptive des tissus constituant les êtres vivants.

(4) Cortex : écorce cérébrale.

cérébrales, s'ajoutent un milieu culturel et un milieu social dont les caractéristiques ne favorisent guère la maturation plus poussée de ce phénomène; c'est bien ce que relève Carothers lorsqu'il note que « la vie intellectuelle, l'évocation du passé, les projets d'avenir, le préoccupent fort peu. Détaché de ces données régulatrices, il vit surtout dans le présent (comparable, en ce sens, à l'enfant, et sa conduite, soumise aux afférences et à l'impulsion du moment, revêt cette apparence explosive et cahotique dont parle Spencer » (Gallers et Planque, *Méd. trop.*, XI, 1951). Dans le classement des niveaux d'intelligence, on note alors que le Noir ne peut atteindre le degré d'abstraction et de raisonnement du Blanc adulte; il reste comparable, à ce point de vue, à l'enfant européen, et plus proche du chimpanzé supérieur. Heuse se montre plus catégorique; dans un essai de synthèse, il note : « Les quelques données histologiques que l'on possède et la majeure partie des données topographiques cérébrales, certaines observations biologiques, certaines convergences psychiatriques concordent pour avancer le rôle moindre joué par les lobes frontaux — siège des fonctions supérieures de synthèse — chez le Noir que chez le Blanc.

- (5) *Aphérasténie : phénomène dépressif.*
 (6) *Mésologie : étude du milieu.*
 (7) *Germen : caractère génétique.*

Cette aphérasténie (5) semble donc être un caractère racial héréditaire, issu des impératifs mésologiques (6), ayant lentement marqué le « germen » (7) (*Prob. d'Afr. Cent.* N° 25). Enfin, Carothers résumant l'ensemble des travaux, conclut : « Telles sont les conceptions européennes sur l'Africain... Il est clair que, depuis que les Européens se sont intéressés à la vie africaine, ces principes représentent la vérité. L'Africain, tel qu'il a été décrit, est conventionnel; il dépend fortement des stimulations physiques et émotionnelles; il manque de spontanéité, de jugement et d'humilité; il est inapte à l'abstraction saine et à la logique, enclin à la fantaisie et à l'invention, et, en général, instable, impulsif... ». Dans le même ordre d'idée, Bieschenvel (*Optima*, 1952) estime que l'intelligence effective des Africains en ce qui concerne l'aptitude au raisonnement, la faculté d'adaptation aux nécessités de la vie dans la société occidentale avec son caractère technologique, et le fait de bénéficier d'une éducation plus élevée, est notablement inférieure à la moyenne observée dans les sociétés européennes. Le sujet de la mentalité primitive réapparaît enfin avec Westermann qui note chez l'Africain, la prédominance de la « pensée émotionnelle momentanée, explosive...; la stimulation à des motifs d'excitation, des influences et des stimuli externes » (*The African to-day and to-morrow*, 1939) (8).

de l'observation directe

Nous avons là le contexte général dans lequel vont se développer les recherches psychologiques appliquées aux Africains, et ce, depuis une quinzaine d'années environ. Ce nouveau courant va s'orienter d'une part, vers l'ethnologie, et d'autre part, vers l'approfondissement de la connaissance de l'enfant. S'il fallait faire un bref bilan de la première série de recherches, on retiendrait :

- l'absence quasi générale des conditions des expériences qui ont porté sur les sujets, notamment dans le domaine de la neurophysiologie et celui de la biologie;
- l'absence tout aussi générale de présentation des sujets étudiés (malades, accidentés);
- l'absence de méthodes et techniques utilisées, notamment en ce qui concerne la mesure de l'intelligence.

L'ensemble de ces recherches devait servir, non seulement à identifier intellectuellement et culturellement le Noir d'Afrique, mais à mettre en évidence son « infériorité ». Sur le plan théorique, cette activité dite scientifique n'a guère permis d'accroître la connaissance dans ce domaine précis.

On s'est donc aperçu que, même dans la perspective d'une objectivité la plus manifeste, les techniques d'investigation psychologique élaborée en Europe ou en Amérique ne pouvaient être purement et simplement transportées et utilisées dans le cadre d'une civilisation toute différente. En effet, le reproche adressé le plus fréquemment aux utilisateurs de tests, est que ces derniers servent souvent à mesurer l'intelligence ou à explorer la personnalité dans d'autres contextes. Un essai d'adaptation fut entrepris par Ombredane dans le domaine de la psychologie clinique : malheureusement cette entreprise fut aussitôt interrompue avec la mort du psychologue belge. Nous ne pouvons nous attarder sur l'examen des travaux de psychologie clinique; en revanche, nous essayerons de rappeler brièvement ceux consacrés à la petite enfance en Afrique noire.

Ces études portent, pour la plupart, sur la psychomotricité. A cet égard, il convient de citer, pour la France, le groupe de chercheurs du Centre International de l'Enfance qui a procédé à une série d'études de 1954 à 1959 sur un échantillon d'enfants au Sénégal et en Uganda (C. Bardet, M. Geber, S. Faladé), au

(8) Cf. sur ce sujet : *Recherche, Pédagogie et Culture. Mélanges Pédagogiques I*, Vol. IV, N° 20, p. 23. N.D.L.R.

Nigéria oriental (E. Ecoma). Il ressort de ces travaux une observation qui tend à se généraliser, à savoir, une précocité de l'activité psychomotrice qualifiée de « remarquable et d'indéniable » par P. Erny. Cette observation découle des résultats des tests de Gesell, de Brunet-Lezine, de Terman. Nous dispensons le lecteur du détail des résultats ainsi obtenus : ce qui peut retenir l'attention c'est plutôt l'explication donnée à cette précocité.

du mythe de la mère

M. Geber fait de cette précocité un phénomène héréditaire puisque ses observations portent sur l'enfant ganda au premier jour de sa vie. Mais le plus important, aux yeux de Geber, c'est le milieu au sein duquel cet enfant grandit — milieu fortement imbibé d'affection ambiante, où l'enfant est constamment soumis à diverses stimulations de tous ordres : par exemple, le portage sur le dos qui favoriserait le développement rapide du réflexe de redressement. Vivant en effet dans le cadre où l'objet est constamment à sa portée, il aura très tôt et spontanément l'idée de s'en servir : le développement précoce des muscles du tronc et des membres inférieurs entraîne ainsi la maturité plus rapide du système neuromusculaire. Mais cet aspect de la personnalité de l'enfant africain est accompagné d'autres faits qui le complètent, engendrant des facteurs dont les effets peuvent contribuer à freiner le développement cognitif parallèle au développement psycho-moteur.

Une des incidences de la présence continue de la mère (présence qui, par ailleurs, crée des liens affectifs intenses entre l'enfant et sa mère) rend inopérante la présence du jouet, c'est-à-dire, la disposition d'un espace et d'un temps qui rendent nécessaire l'activité de l'esprit. Notons qu'en fournissant cette explication, implicitement, le psychologue de terrain reconnaît cette inaptitude à la rationalité adulte déjà avancée par les psychologues expérimentalistes soucieux, on l'a vu, de vérifier ce qui a pu apparaître comme un préjugé négatif.

Sans pousser plus loin l'inventaire des travaux et l'examen des interprétations, la littérature psychologique « moderne » fournit, certes, des faits d'observation à la fois intéressants et nombreux ; il n'en reste pas moins qu'il persiste un décalage notable entre la rigueur de cette observation et l'interprétation des faits. Que l'on ait eu recours aux tests ou que l'on ait procédé à une observation continue, métho-

dique et systématique, l'explication renvoie toujours soit à un domaine différent de la vie de l'enfant, soit à des différences culturelles issues d'une comparaison entre l'Afrique et l'Europe. Autrement dit, **la technique ou la méthode utilisée en psychologie ne permet pas un traitement des données qui rendent bien compte et de leur propre agencement et de leur structure ; le chercheur se voit contraint, pour expliciter ces données, c'est-à-dire, pour en donner une interprétation, de recourir à un autre ordre de faits qu'il dissocie de leur contexte.** Cette difficulté conduit à s'interroger sur la formulation même des problèmes que se pose le psychologue opérant en milieu africain : on est



tenté de penser, ici, que les « vrais » problèmes ne sont pas posés correctement puisque leur énoncé semble annuler, à l'avance, toute réponse.

Ainsi, par exemple, attribue-t-on la précocité neuro-motrice à un type particulier de relation de corps à corps qu'entretiennent mère et enfant, et cela, sans percevoir dans cette relation physique, l'intérêt que la société envisagée y porte et qui peut être, entre autres choses, la possibilité donnée à la femme d'aménager un espace territorial là où aucun droit ne l'y autoriserait.

En d'autres termes la société prévoit souvent, et le type et le mode de relations qui unissent socialement la mère et l'enfant; cela veut dire que, avant le sevrage, pour des raisons dues plutôt aux croyances et à l'hostilité du milieu naturel, l'enfant est toujours pris en charge par un adulte féminin, qui n'est pas forcément sa mère (la grande sœur, la voisine de la génération de la mère pouvant jouer ce rôle).

Dès le sevrage, cet enfant entre dans la « société d'enfants » distincte de celle des adultes, même différentielle au plan sexuel. A ce moment la séparation de l'enfant d'avec le monde adulte s'opère sans conflit puisqu'elle permet en somme de découvrir, avec ses pairs, le monde des objets et des choses que l'adulte n'aura plus qu'à lui spécifier. Au moment de l'initiation, le divorce d'avec la mère est franc : l'enfant est en passe de devenir membre du clan paternel auquel n'appartient pas sa mère. C'est avec le mariage de cet enfant (si c'est un garçon) que les liens antérieurs avec sa mère se renouent dans le cadre d'une « union symbolique », au sein d'un foyer qu'ils occuperont en tant que « couple ».

Il convient de se rappeler également que dans de nombreuses sociétés africaines, la mère génitrice n'a de valeur réelle qu'en tant que femme porteuse de forces créatrices, parfois assimilée au Bien, c'est-à-dire non concernée par le jeu des règles sociales, domaine régi par l'homme uniquement.

Nous pensons que l'interprétation des données de l'observation ne devrait pas laisser de côté la dimension ethnologique grâce à laquelle les comportements acquièrent une signification première. Ces faits ne peuvent pas servir d'abord à confirmer ou à réfuter une hypothèse préalablement conçue. En d'autres termes, comparer tel aspect du développement de l'enfant africain avec celui de l'Européen est aussi erroné que

mettre en parallèle des niveaux d'intelligence repérés avec l'aide d'instruments différents.

On en arrive alors à s'interroger sur la valeur réelle que peuvent revêtir, au sujet de la motricité, l'écart de maturation évalué à un mois entre l'enfant noir et l'enfant blanc. Le même écart ne serait-il pas constaté au sein de la population blanche ou noire ? Lorsqu'on justifie la précocité du développement physique chez l'enfant africain à la fois par la présence affective et communicative de la mère, comment expliquer ensuite le divorce social et sentimental qu'on observe généralement chez la mère et son enfant après le sevrage de ce dernier ?

En psychologie comme dans les autres sciences humaines, l'étude des relations est un aspect important de la recherche et les éléments mis en jeu ne peuvent conserver un caractère de généralité qui les rendrait ambigus. Selon les recherches, auxquelles on s'est référé, la mère occupe une place particulièrement importante dans la psychologie du jeune enfant; cette conception est révélatrice d'une préoccupation constante de l'Européen, notamment depuis la vulgarisation de la psychanalyse. Il est vrai que le rôle joué par la mère dans les sociétés occidentales est perçu et valorisé depuis fort longtemps. Ainsi a-t-on conservé, même dans le cadre des institutions judiciaires en vigueur de nos jours l'image inaltérable de la mère à l'enfant. **Or il est légitime de se demander, se fondant sur des données anthropologiques, si la prééminence accordée à la mère en tant que telle reste valable dès lors qu'on se transporte ailleurs ? Pour ce qui est de certaines sociétés africaines, on peut observer que, là où tout serait expliqué en Europe par des liens affectifs ou autres qui unissent la mère et l'enfant, l'Africain y verrait l'expression d'un réseau de relations qui, à chaque phase et à chaque séquence, permet l'identification réciproque de l'enfant et de chaque membre de sa famille.**

On peut dire que l'investigation psychologique sur l'enfant africain a utilisé, jusqu'ici, des données puisées à la fois dans l'ethnologie (mais sans une vue globale de ces données), et obtenues à partir de tests divers. On s'aperçoit alors des lacunes à combler. Ce champ de la recherche, à peine défriché, appelle instamment une exploration plus intensive, mais exécutée sur le terrain, avec les données propres à ce terrain.

Manga BEKOMBO CNRS, Paris.